

Jelis autochtone!

PANORAMA
DE LA LITTÉRATURE
AUTOCHTONE

GRATUIT



Les
libraires

Cette publication est une réalisation des Librairies indépendantes du Québec, coopérative, sous sa bannière Les libraires.



**Les
libraires**

Le mandat de la librairie indépendante s'articule autour de la proximité, de la diversité et du service. C'est un lieu de conseil, ouvert à la découverte.

Les libraires, c'est un regroupement de plus de 115 librairies indépendantes du Québec, des Maritimes et de l'Ontario. C'est un site transactionnel (**leslibraires.ca**), une revue d'actualité littéraire (**Les libraires**) et une communauté de partage de lectures (**quialu.ca**).

754, rue Saint-François Est
Québec (Québec) G1K 2Z9
Sans frais : 1 855 948-8775

Le réseau Les libraires remercie ses membres ainsi que la SODEC, qui a rendu possible ce projet. Nous remercions Tourisme Autochtone Québec, qui a fourni les textes de présentation des onze nations autochtones que vous trouverez entre ces pages.



© 2021. Toute reproduction de cette publication, en partie ou en totalité, est interdite sans l'autorisation écrite par un représentant de la bannière Les libraires. Ce carnet est interdit à la vente.

Responsable de la publication :

Josée-Anne Paradis

Illustration de la couverture et autres illustrations :

Obom

Comité de rédaction :

Josée-Anne Paradis, Cassandre Sioui et Daniel Sioui

Collaborateurs :

Isabelle Beaulieu
Maya Cousineau-Mollen
Philippe Fortin
Sophie Gagnon-Roberge
Juliana Léveillé-Trudel

Révision linguistique :

Marie-Claude Masse
Simon Lambert

Correction d'épreuves :

Alexandra Mignault

Graphisme :

KX3 Communication

Imprimé au Québec par :

Publications Lysar

Dans ce carnet, les nominations des nations sont orthographiées selon leurs noms traditionnels, et les accords du mot *Inuit* suivent les règles de l'inuttut.



Si vous lisez ces mots, c'est que vous êtes un amoureux de la littérature, mais par-dessus tout, vous vous intéressez à nos cultures et pour cela je vous dis un immense merci! Si vous n'aviez pas cette curiosité envers les cultures des Premières Nations et Inuit, jamais nous n'aurions connu les succès des dernières années. Jamais *Kukum* de Michel Jean n'aurait gagné le prix France-Québec ou bien *Shuni* de Naomi Fontaine, le Prix littéraire des collégiens; et il n'y aurait certainement pas ce superbe carnet thématique dédié à notre littérature. Vous nous avez enfin permis de faire résonner nos voix, de prendre notre place au sein du milieu du livre, et j'ose espérer que vous avez vécu bien des émotions en nous lisant.

Je suis encore plus heureux de vous dire que nous allons continuer de prendre la parole. Tous les livres que vous retrouverez dans ce carnet ne sont que le début. Attendez de voir ce qui sera publié dans les prochaines années! Grâce à vous, les jeunes des Premières Nations et Inuit commencent à sentir qu'ils ont aussi le droit de faire entendre leur voix bien fort et il y aura de plus en plus de livres qui la porteront. Nous avons bien hâte de vous faire découvrir toutes les belles choses qui émergeront de nos nations.

Je sais qu'après avoir lu tous les livres à l'intérieur de ce carnet, vous allez en redemander, encore et encore, et cela nous fera plaisir de satisfaire votre soif d'apprendre. Dans les pages qui suivent, vous ne retrouverez qu'une partie de toute la production existante. Ce sont surtout des titres pour vous aider à découvrir la littérature des Premières Nations et Inuit, mais vous pouvez sortir des chemins balisés quand vous le voulez et vous laissez porter par votre instinct. Surtout, n'hésitez pas à demander conseil à vos libraires de quartier qui se feront un plaisir de vous faire découvrir d'autres coups de cœur. Il ne vous reste qu'à prendre le sentier des découvertes!

DANIEL SIOUI

Propriétaire de la librairie Hannenorak, éditeur d'Hannenorak
et membre du comité de rédaction de ce carnet thématique

LES ONZE NATIONS AUTOCHTONES

Au Québec, plusieurs Autochtones et Inuit se définissent par leur appartenance nationale, laquelle se décline en onze nations. Chacune d'elles – tout comme les cinquante-cinq communautés distinctes qui les composent – est unique et possède ses particularités, ses coutumes, ses croyances et sa langue. Découvrez ci-dessous ces onze nations par le truchement d'un auteur qui en est issu.

❶ ANISHINAABE (ALGONQUINS) POPULATION : 11 748

Installés dans l'ouest du Québec, les membres de la Nation algonquaine Anishinaabe font en sorte que leur mode de vie ancestral est encore bien vivant. Ils sont encore une majorité à utiliser la langue algonquaine, dans laquelle leur nom signifie « vrai homme ».

Sunshine Tenasco

Plus qu'une auteure, Sunshine Tenasco est une militante anishinaabe. Mère de quatre enfants et dont le tout premier emploi a été de vendre des cartes de bingo, elle a depuis mis sur pied Pow Wow Pitch, entreprise qui soutient les entrepreneurs autochtones, et Her Braids, initiative pour l'accessibilité à l'eau potable. Fait méconnu : actuellement au Canada, plus de cinquante avis d'ébullition ou de non-consommation d'eau ont cours dans des communautés autochtones. C'est justement la thématique exploitée dans *Nibi a soif, très soif*, son album illustré par Chief Lady Bird chez Scholastic. Elle y raconte la lutte quotidienne de Nibi – mot qui signifie « eau » dans la langue anishinaabe – qui cherche comment se procurer de l'eau potable. À travers sa quête (et l'excellente postface), le lecteur comprend l'importance des combats à mener pour aider les communautés autochtones.

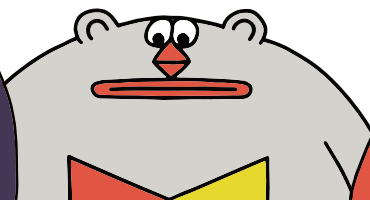
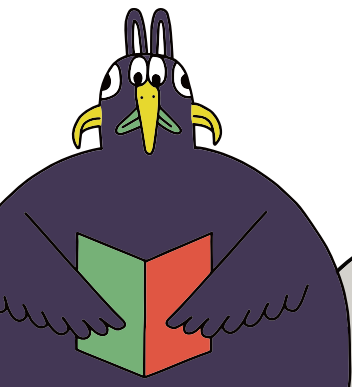


2 W8BANAKI (ABÉNAKIS) POPULATION : 2780

La Nation abénakise doit son nom au mot Waban et aki, qui signifie « terre du soleil levant ». Établi à Odanak et à Wôlinak, ce peuple originaire du sud du Québec, des actuels États du Maine, du Vermont et du New Hampshire est réputé pour ses vanneries, ses danses traditionnelles, ses masques, ses totems et son premier musée autochtone au Québec.

Diane Obomsawin (Obom)

À la fois cinéaste d'animation (elle collabore avec l'ONF), illustratrice, graphiste et bédéiste, l'Abénakise Obom – de son nom d'artiste – est issue de la première vague québécoise de bédéistes dits *underground* et a notamment participé au magazine *Croc*. Son style est à la fois minimaliste et naïf et comprend très souvent des personnages anthropomorphiques. De son œuvre, on retient particulièrement *Kaspar*, publié en 2007, qui relate l'histoire du célèbre « orphelin de l'Europe » à qui devait échoir la couronne de Bade, mais qui, encore nouveau-né, fut enlevé à sa mère puis oublié dans un cachot dix-sept ans durant. À L'Oie de Cravan, elle publie également des œuvres directement inspirées de ses rêves (*Plus tard, Ponk Mimi Drink*) ainsi que l'excellent *J'aime les filles*, qui regroupe dix histoires de *coming out*, et tout autant de récits de premières amours enivrantes. Avec *Le petit livre pour les géants*, un merveilleux imagier de 600 mots dont certains sont en abénakis, Obom fait sa première incursion en littérature jeunesse. Les références aux contes, à la nature et au territoire sont légion dans ce livre au format épatant : il est aussi haut qu'un enfant de 2 ans!



3 ATIKAMEKW POPULATION : 7 608

Attachés à un mode de vie et à un développement économique respectueux des traditions et de l'environnement, les Atikamekws sont passés maîtres dans le travail de l'écorce, la confection de canots, la fabrication de la pâte de bleuets et le sirop d'érable! Leur nom d'origine signifie « poissons blancs ».

Janis Ottawa

Originaire de Manawan, Janis Ottawa enseigne dans sa langue maternelle au premier cycle du primaire. Dans *Wapke* (Stanké), recueil au titre en atikamekw qui signifie « demain », elle y signe – comme les treize autres auteurs qui l'accompagnent dans ce collectif – une nouvelle d'anticipation. La sienne se déroule en 2049, et le constat qu'elle dresse sur le sort réservé aux communautés autochtones donne froid dans le dos. Grâce à son personnage, Miko, amoureux d'une fille allochtone aux cheveux couleur de flammes, et empreint d'espoir, on entrevoit la voie que le gouvernement doit éviter de prendre. On a pu voir Janis Ottawa, également actrice, dans le film *Avant les rues* de Chloé Leriche (2016), où elle s'exprime notamment en langue atikamekw. Fervente ambassadrice de sa culture, Janis Ottawa transmet également sa passion par la danse traditionnelle lors de pow-wow ainsi que par sa pratique du tissage de perles.



© Hélène Bouffard



4 EEYOU (CRIS) | POPULATION : 18 535

Les Cris forment une grande communauté, dont la Nation est la troisième plus peuplée au Québec. En 1975, avec les Inuit, ils ont été au centre des négociations avec les différents paliers de gouvernement pour l'exploitation hydroélectrique de leur territoire.

Virginia Pésémapéo Bordeleau

Fille d'une Crie et d'un Québécois métissé, née à Rapides-des-Cèdres en 1951, Virginia Pésémapéo Bordeleau s'est d'abord fait connaître sur la scène artistique, québécoise comme internationale, grâce à ses talents de peintre. En 2007, elle fait une entrée remarquée dans le milieu littéraire avec *Ourse bleue* (Pleine lune), l'histoire fascinante de la quête identitaire d'une protagoniste métissée qui renoue avec ses racines crie et son territoire, entre tradition et modernité. Suivront les ouvrages *De rouge et de blanc*, *L'enfant hiver*, *Je te veux vivant*, et *Poésie en marche pour Sindy*, qui abordent tour à tour les thèmes de la guerre, de la maternité, du deuil, de l'amour et de la sexualité. C'est d'ailleurs à cette auteure que l'on doit *L'amant du lac*, considéré comme le premier roman érotique autochtone. De cette femme qui a la réputation d'être lumineuse émerge une œuvre colorée à l'image de son nom – Pésémapéo – qui signifie « arc-en-ciel » en cri.

5 WENDAT (HURONS-WENDAT)

POPULATION : 4 001

C'est à Wendake, à proximité de Québec, que la seule communauté huronne-wendat reconnue dans tout le Canada est établie près du site de son ancienne cité, Stadaconé. Le développement d'infrastructures de grande qualité a permis à la communauté de mettre en valeur son patrimoine et développé le secteur du tourisme culturel.

Louis-Karl Picard-Sioui

Louis-Karl Picard-Sioui possède une feuille de route impressionnante. C'est en 2005, avec le roman jeunesse *Yawendara et la forêt des Têtes-Coupées* (Le Loup de gouttière), que Louis-Karl Picard-Sioui publie, en français, son premier livre. Il écrira ensuite du théâtre, puis de la poésie qu'il performe sur scène et qu'on retrouve dans différentes revues. En 2011, il fait paraître *Au pied de mon orgueil* (Mémoire d'encrier), un premier recueil, qui offre une écriture très personnelle. La même année, il propose *La femme venue du ciel* (Hannenorak), qui raconte pour la première fois en français le mythe wendat des origines. Créateur polyvalent, il travaille depuis quinze ans dans le développement, la promotion et la diffusion de la littérature autochtone au Québec. Il est d'ailleurs partie prenante de l'organisation du Salon du livre des Premières Nations. En 2021, son recueil de poésie *Les visages de la terre* (Hannenorak) est finaliste au prestigieux Prix littéraire du Gouverneur général.



6 INNU | POPULATION : 19 955

Appelés Montagnais par les premiers explorateurs français, qui désignaient ainsi les habitants des petites montagnes de la Côte-Nord, les Innus forment la Nation la plus peuplée du Québec. Au Saguenay-Lac Saint-Jean (Pekuakami), on les appelle les Ilnus. Ce peuple millénaire offre aux visiteurs, une industrie touristique distinctive et authentique.

J. D. Kurtness

Les auteurs autochtones de romans dits « de genre » ne courent pas les rues. Si l'arrivée de J. D. Kurtness fut ainsi hautement saluée, c'est surtout parce que *De Vengeance* puis *Aquariums* sont d'excellents romans, portés par une écriture fine et un fort talent de conteuse. Dans *De Vengeance*, on suit une tueuse en série qui sévit pour le bien de la société en éliminant les pollueurs, les violeurs, les profiteurs, bref, les méchants. Ce premier roman a d'ailleurs valu à Kurtness, entre autres lauriers, le Prix des voix autochtones pour la prose française en 2018. *Aquariums* relève quant à lui davantage du roman d'anticipation, racontant l'histoire polyphonique d'un équipage en mission pour reproduire l'écosystème arctique, alors que sur la terre ferme, la majorité de l'humanité a péri en raison d'un grave virus... Entre drame et humour, l'auteure innue – qui écrit en français et qui est déjà traduite en anglais – a visiblement trouvé la recette pour tenir son lecteur en haleine.

7 INUIT | POPULATION : 12 129

En langue inuttit, le sens du mot Inuit (« les êtres humains ») renvoie à un temps où les habitants de l'Arctique pensaient qu'ils étaient seuls sur la terre. Les Inuit du Québec peuplent quatorze villages dans l'immensité du Grand Nord. Leur mode de vie et leur art, notamment la sculpture, sont renommés dans le monde entier.

Louise Flaherty

Louise Flaherty, auteure inuit du Canada, a grandi au Nunavut, à Clyde River. Elle maintient que parler l'inuttitut est un élément fondamental de l'identité inuit, et c'est la raison pour laquelle elle a cofondé la maison d'édition Inhabit Media. Les livres qui y sont proposés sont écrits en anglais ou en inuttitut et sont notamment utilisés dans les salles de classe du Nunavut : ainsi, les jeunes ont dorénavant accès à des ouvrages qui leur parlent de leur réalité, de leurs valeurs. D'ailleurs, les lecteurs francophones pourront découvrir Louise Flaherty dans l'album *La croqueuse de pierre* (Kata éditeur), alors qu'elle y relate le mythe ancien de Mangittatuarjuk, créature magique qui demeure dans une grotte et qui se nourrit d'enfants... Épouvanté? Pas tant que ça, lorsque l'on comprend que, traditionnellement, les mythes racontés avaient comme fonction de maintenir les enfants près du camp et de leurs parents, les tenant ainsi éloignés d'une créature encore plus dangereuse... l'ours polaire!

8 KANIEN'KEHÁ:KA (MOHAWKS) POPULATION: 19026

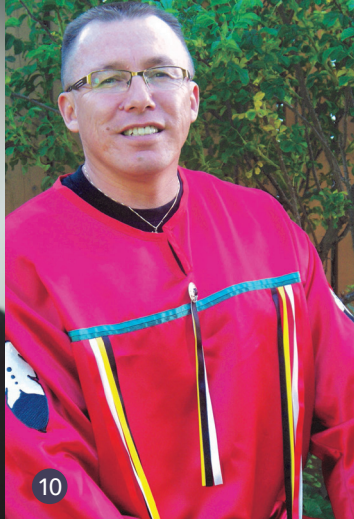
De la puissante Nation mohawk, membre de la Confédération des Cinq Nations iroquoises, il reste un attachement fort aux traditions et rituels. Les Mohawks, deuxième Nation la plus peuplée du Québec, ont su préserver leurs valeurs malgré l'influence des grandes villes voisines.

Walter Kaheró:ton Scott

Actif tant dans les domaines du dessin, de la vidéo, de la performance que de la sculpture, Walter Kaheró:ton Scott entre en littérature avec la publication, en anglais, du premier tome de son roman graphique *Wendy* chez Koyama Press (2014). Il y met en scène une étudiante montréalaise en arts visuels, sorte d'antihéroïne qui permet d'approcher d'une façon contemporaine les thèmes de la vérité, du doute et de la conscience (ou de l'inconscience) de soi avec un ton marqué d'une ironie bien trempée. La version française a vu le jour en 2019 chez Mécanique générale. Un troisième tome en anglais, où l'on voit une Wendy poursuivre une maîtrise en arts dans une petite ville ontarienne, est paru en juin 2020 chez Drawn & Quarterly. L'artiste collabore aussi depuis 2017 au magazine *The New Yorker*.



© Myriam Baril-Tessier



9 WOLASTOQIYIK (MALÉCITES)

POPULATION : 1 171

La Nation Wolastoqiyik Wampanoag est présente à Cacouna sur la rive sud du fleuve Saint-Laurent où l'on y retrouve leur édifice administratif dans un lieu naturel d'exception pour l'observation des oiseaux et des mammifères marins. Cette Nation est depuis toujours reconnue pour la qualité de son artisanat : sculpture, décoration en piquants de porc-épic, perlage et vannerie.

Dave Jenniss

En plus d'être acteur et metteur en scène, Dave Jenniss est un dramaturge qui évoque dans ses pièces, qui ont souvent un caractère autobiographique, la culture autochtone. Le texte *Wulustek*, publié en 2011 chez Dramaturges Éditeurs, raconte la perte de repères de la famille Miktouch. Sa langue s'est éteinte et sa terre est appelée bientôt à disparaître. La pièce fait le constat de la difficulté de se construire une identité quand la transmission de notre civilisation s'est rompue. En avril 2020, il publie *Nmihtags Sqotewamqol/La cendre de ses os*, pièce jouée au théâtre de La Licorne. Il écrira aussi *Pokuhule, le tambour du temps* (2013) et *Ktahkomiq* (2017). En 2018, il crée *Mokatek et l'étoile disparue*, un spectacle destiné aux 2 à 6 ans, qu'il adaptera ensuite sous forme de conte aux éditions Hannenorak. Depuis 2016, il est le directeur artistique d'Ondinnok, la première compagnie de théâtre autochtone du Québec.

10 MI'GMAQ (MICMACS) | POPULATION : 6 226

Au XVI^e siècle, ce sont les Mi'gmaq qui accueillirent les premiers Européens sur les côtes de la Gaspésie. L'aide de ce peuple de pêcheurs et de navigateurs fut précieuse pour les explorateurs et les marchands. Une histoire et une identité fortes que les Mi'gmaq mettent en valeur à travers différents sites et activités, comme la pêche au saumon. La musique est au cœur des rituels, festins et cérémonies culturelles micmaques.

Michael James Isaac

Michael James Isaac n'avait jamais eu l'ambition de devenir auteur. Il a travaillé pour différents ministères fédéraux, a été chef de police, enseignant au primaire et à l'université et est actuellement directeur d'une école secondaire à New Richmond. Il a écrit deux livres pour enfants, publiés aux éditions Fernwood, afin que les jeunes puissent découvrir la langue et la culture des Micmacs. L'album *Comment le Puma a fini par être appelé le Chat Fantôme* fait le récit d'un animal qui a du mal à trouver sa véritable nature. Quant au livre *Les savoirs perdus*, il rappelle l'importance des sept valeurs fondamentales que sont la sagesse, le respect, l'amour, l'humilité, l'honnêteté, le courage et la vérité.

11 NASKAPI | POPULATION : 1 321

La Nation naskapie est celle de grands connaisseurs d'un vaste territoire boréal. Les Naskapis continuent à faire valoir leur savoir-faire traditionnel à travers des activités de chasse, de pêche et de découverte touristique de la toundra et de la taïga. Dans leur artisanat, le caribou occupe une place très importante.

John Peastitute

Le conteur John Peastitute naît en 1896 et meurt en 1981. L'enregistrement de ses histoires a permis d'étudier et d'éditer son œuvre, entre autres pour la Naskapi Development Corporation (NDC), qui compte plusieurs livres pour la jeunesse en naskapi et en anglais et qui relatent les légendes de son peuple. Les récits présentés montrent les deux types narratifs utilisés dans la tradition naskapie, soit des *tipatshimun*, qui sont des histoires extraordinaires qui ont été vécues et rapportées de génération en génération, et des *âtiyûhkinich*, c'est-à-dire des mythes et des légendes issus de la culture de la nation. *The Giant Eagle and other stories*, *The Dancing Ants, Caught in a Blizzard and other stories* et *Chahkapas : A Naskapi Legend* sont quelques-uns des titres que l'on peut retrouver.



MICHEL JEAN

LE PARI DE LA FICTION

Par Philippe Fortin

La récente réédition d'*Elle et nous* sous le titre *Atuk, elle et nous*, sa participation au recueil de nouvelles *Wapke* de même que l'étonnante seconde vie de son roman *Kukum* concourent à ramener la figure de l'écrivain qu'est Michel Jean au cœur de l'actualité littéraire. Après un peu plus d'une décennie, presque autant de livres publiés et un succès populaire indéniable, il aura toutefois fallu le prix France-Québec pour que le secret bien gardé de sa valeur s'évente enfin. Entretien.

Michel Jean n'est pas de ceux qui écrivent pour obtenir des prix. Il avoue plutôt écrire pour son peuple, « pour que notre histoire existe quelque part », ajoute-t-il. Celui que l'obtention du prix France-Québec a à la fois surpris et flatté est aussi très fier de voir *Kukum* auréolé d'une reconnaissance officielle : « En France, personne ne me connaissait, j'étais un *nobody*. Le prix a été attribué selon la qualité du texte et c'est là ce qui m'importe le plus dans tout ça. » Au fil du récit romanesque d'Almanda Siméon, rare femme blanche à avoir « pris le bois » – par amour qui plus est! –, le livre évoque tout un pan de l'histoire du XX^e siècle : la fin du nomadisme et la sédentarisation forcée des Autochtones y apparaissent comme les dommages collatéraux d'un monde où la mainmise des entreprises sur les populations est implicitement justifiée par l'implacable marche du progrès.

Bon an, mal an, l'œuvre de Michel Jean a su trouver un lectorat aussi nombreux que varié, ce qui est d'autant plus rare et digne de mention que celle-ci aborde le plus souvent des thématiques et des enjeux qui ne sont ni faciles ni consensuels. Le succès européen de *Kukum* constitue d'ailleurs à son avis « la preuve que les histoires traitant des peuples autochtones sont universelles et peuvent intéresser un public outre-Atlantique. C'est pas juste des histoires d'Indiens, c'est des vraies histoires et c'est capable de rejoindre un public large ». Cette remarque illustre bien l'attitude de l'auteur quant à la teneur autochtone de ses livres. Avec son approche décomplexée, Michel Jean bâtit une œuvre romanesque qui évite le piège de l'essentialisme tout en se gardant bien de ne prêcher qu'à des convertis, ce qui ne l'empêche pourtant

pas de mettre en évidence les immondices d'une histoire autochtone souvent peu ou mal connue du public.

Ce parti pris pour la fiction n'est toutefois pas tout à fait innocent. Par l'usage de divers procédés littéraires, la fiction, souvent, favorise l'identification du lecteur aux personnages dont il suit les péripéties, pleure les peines et partage les joies. Par la mise en scène d'histoires inspirées de faits réels, les romans de Michel Jean, en s'adressant plus directement au cœur du lecteur que ne le peuvent les meilleurs essais, deviennent ainsi de formidables vecteurs de sensibilisation. « Personnellement, moi, l'histoire de ma famille, je ne pense pas que ce soit assez important pour en faire des livres. C'est juste que je me sers de ça pour raconter une autre histoire. J'utilise les faits pour rappeler aux gens que ce qui s'est passé est arrivé à du vrai monde, et j'essaie de leur faire ressentir pour qu'ils le comprennent au lieu de leur expliquer pour qu'ils le sachent. »

Personnaliser l'histoire autochtone au sein de romans en mettant l'accent sur l'humanité de personnages auxquels tout un chacun peut s'identifier, voilà le pari que fait l'auteur pour ce qui est d'encourager les mentalités à changer : « Au contraire d'un débat où chacun reste le plus souvent campé sur ses positions, la puissance de la littérature, à travers des histoires que les gens ressentent, c'est qu'elle est capable de les amener à voir les choses autrement. »

Questionné à savoir s'il a l'impression que les choses évoluent dans le bon sens, il répond que c'est par de petits détails qu'on peut s'apercevoir que oui : « À l'époque de la parution d'*Elle et nous*, en 2012, j'étais fermé à l'idée de donner un titre en innu au livre. Je croyais que si tel était le cas, beaucoup de gens ne le liraient pas simplement à cause de ça. Pour *Kukum*, la question ne s'est même pas posée. » Si la situation des Autochtones continue de le préoccuper, Michel Jean estime toutefois que l'intérêt de l'Europe pour ces questions forcera tôt ou tard le Canada à revoir ses propres politiques : « Ce n'est pas le côté folklorique de tout ça qui les intéresse, à l'étranger. C'est vraiment la question de l'autodétermination des peuples, le sort qui est réservé aux Autochtones, ce que les gouvernements en font. Ça va finir par rattraper le Canada. »

L'homme de lettres considère que la littérature autochtone est encore jeune et que son évolution se fera au rythme de celle des communautés qui la portent. Qu'elle ne peut pas vraiment se fixer. Il est d'ailleurs heureux de la présence de nombreux nouveaux auteurs au sein du recueil de nouvelles *Wapke*, où il signe aussi un texte. Pionnier d'un nouvel essor et rare romancier autochtone grand public, Michel Jean poursuit une œuvre lucide empreinte d'empathie.



LE CHOIX DE SAMIAN

ICI N'EST PLUS ICI

Tommy Orange (trad. Stéphane Roques) (Le Livre de Poche)

« *Ici n'est plus ici* est un des romans qui m'a le plus fasciné. C'est magnifique, moderne et tellement bien écrit. Dans ce livre choral, on découvre l'histoire des Premières Nations à travers des jeunes qui recherchent leurs origines, leurs descendances autochtones, pour mieux comprendre leur identité. L'histoire culmine à un grand pow-wow à Oakland, alors que les douze personnages du roman s'y retrouvent. Ce roman est vraiment une belle façon de présenter les peuples des Premières Nations d'aujourd'hui et ce qu'ils vivent en 2021. Même si ce roman est signé par un auteur autochtone américain, le tout trouve écho chez les Autochtones du Québec, car il n'y a pas de frontière : entre une communauté du Québec ou une des États-Unis, c'est exactement la même réalité pour la population autochtone en milieu urbain qui se cherche. »

Membre de la Première Nation Abitibiwinini, Samian (Samuel Tremblay) est né en 1983 à Amos. Rappeur, il propage une parole engagée pour les peuples des Premières Nations en français et en algonquin. En 2015 paraissait chez Mémoire d'encrier *La plume d'aigle*, recueil qui allie poésie et prises de position.

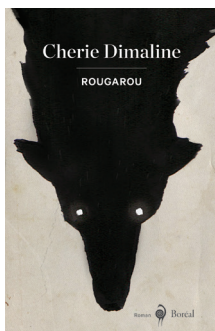
LES SUGGESTIONS DE VOS LIBRAIRES INDÉPENDANTS

ROUGAROU

**Cherie Dimaline (trad. Lori Saint-Martin
et Paul Gagné) (Boréal)**

Quel univers, que celui de Cherie Dimaline! Quel talent, aussi, pour en faire chatoyer ainsi toutes les nuances! Intense, vive et d'un rythme soutenu, la plume défile et offre une histoire dont on ne peut se laisser distraire bien longtemps tant on est happé par la quête de Joan. Joan, dont le mari a disparu après leur toute première dispute, fouille partout pour le retrouver, même après un an. Lorsqu'elle l'aperçoit, en révérend convaincu, elle ne peut croire qu'il soit maître de lui-même. Avec en toile de fond la légende métisse du Rougarou, personnage tantôt féroce, tantôt bienveillant, Joan, aidée de son neveu et de la vieille Ajean, devra puiser en elle toute sa force afin de contrer l'ennemi qui menace de briser son cœur et son âme.

**Chantal Fontaine, de la librairie Moderne
(Saint-Jean-sur-Richelieu)**



BLEUETS ET ABRICOTS

Natasha Kanapé Fontaine (Mémoire d'encrier)

Bleuets et abricots est une ode à la nature, au territoire et aux origines qui alterne entre espoir et douleur. Digne descendante de Miron, l'écrivaine (*N'entre pas dans ton âme avec tes chaussures*) et comédienne (*Unité 9*) Natasha Kanapé Fontaine nous fait entendre les voix multiples qui la caractérisent; à la fois militante, femme et autochtone. Un recueil magnifique et accessible qui hisse l'auteure innue parmi les incontournables de la poésie d'ici.

Audrey Martel, de la librairie L'Exèdre (Trois-Rivières)



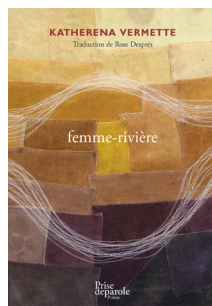
FEMME-RIVIÈRE

Katherena Vermette (trad. Rose Després)

(Prise de parole)

Après avoir gagné le Prix du Gouverneur général pour son premier recueil de poésie (*Ballades d'amour du North End*), la très talentueuse Katherena Vermette revient en force avec *Femme-rivière*, une œuvre tout simplement magique. Dans chacune des quatre parties que compose le recueil, l'auteure métisse rend hommage à cette fameuse rivière, la rivière Rouge, avec grâce et douceur. Elle observe la relation qu'elle entretient avec la nature, mais aussi celle avec la culture métisse, notamment avec les traditions et la langue anishinaabemowin. Grâce à sa superbe plume, Vermette aborde non seulement des questions plus personnelles, mais n'hésite pas non plus à aller dans le politique. Espérons que la voix douce et puissante de Katherena Vermette se fasse entendre!

Camille Gauthier, de la librairie Le Fureteur (Saint-Lambert)



CROC FENDU

Tanya Tagaq (trad. Sophie Voillot) (Alto)

Empreint d'une prose sauvage et enracinée, le premier roman de l'artiste Tanya Tagaq est une véritable plongée en apnée dans le quotidien d'une enfant, puis ado, puis mère, au Nunavut. Dans un univers où l'alcool, la drogue et les agressions sexuelles sont banalisés, l'enfance se conjugue avec survie et résilience, acceptation et rébellion. C'est au cœur de son intimité que l'on s'insère, dans cette turbulence émotionnelle qui se mêle d'un réalisme cru à une mythologie profondément intrinsèque; et cette voix, qui s'autorise et revendique la liberté, si puissante et colorée, est envoûtante. L'auteure offre un récit farouche et authentique qui alterne avec la poésie, nous dévoilant la richesse du monde des esprits autant que la difficile condition féminine.

Chantal Fontaine, de la librairie Moderne
(Saint-Jean-sur-Richelieu)



KUESSIPAN

Naomi Fontaine (Mémoire d'encrier)

Premier roman de l'auteure innue Naomi Fontaine (qui a depuis publié *Manikanetish* et *Shuni*), *Kuessipan* brosse, par touches successives, le tableau de la vie quotidienne des habitants de la communauté innue d'Uashat. La peur, le silence et la détresse côtoient la splendeur de la baie, la plénitude qu'apporte « le chemin vers la tradition ». Les nombreux fragments qui constituent le roman sont criants de réalisme, dénués de sentimentalisme, mais toujours empreints d'une triste beauté. L'écriture de Fontaine nous habite longtemps, même une fois que nous avons fini la lecture. Une voix incontournable de la littérature des Premières Nations!

Cassandra Sioui, de la librairie Hannenorak (Wendake)



CHAUFFER LE DEHORS

Marie-Andrée Gill (La Peuplade)

Chauffer le dehors, c'est un cadre de porte dans lequel se bousculent désir et crainte, désœuvrés et indécis, sans savoir s'ils veulent entrer ou sortir. On s'y retrouve dans la simple ambivalence de l'entropie. C'est l'histoire de la porte du poêle à bois qu'on ouvre quand il ne reste que de la braise et de celle du *campe*, béante, parce que ça devient trop bouillant en dedans. C'est aussi l'ouverture d'un passage vers le sensible qui habite chaque chose autour, parce qu'il vaut mieux prévenir que de ne pas entendre cogner. *Chauffer le dehors*, c'est le souvenir encore chaud d'une *cup* de café instant Maxwell House qui a passé la journée dans le thermos. Une poésie douce et cruelle, qui parle d'amour, de temps et de vent.

Toby Germain, anciennement
de la librairie Pantoute (Québec)



KUEI, JE TE SALUE

Natasha Kanapé Fontaine et Deni Ellis Béchard (Écosociété)

Cet échange épistolaire entre deux érudits, Natasha Kanapé Fontaine et Deni Ellis Béchard, bouscule tous les non-dits et le mutisme des Québécois sur la question autochtone. « Comment peut-on vivre ensemble sans connaître et respecter l'histoire de l'autre? », s'interroge Deni Ellis Béchard, capable de saluer les autres en plusieurs langues étrangères, mais qui ne connaît pas, comme la plupart de ses pairs, un seul mot innu. « Le traumatisme est cellulaire » : des générations détruites par l'aveuglement des gouvernements à la colonisation, le génocide, les pensionnats, les viols, les enlèvements, la crise d'Oka... tout y passe. Sans compter la résistance d'un peuple et sa forte résilience. L'acculturation y est tellement forte que Natasha Kanapé Fontaine ne parlait plus sa langue maternelle. Un livre-choc à transmettre à toutes les générations.

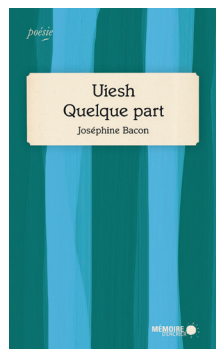
Anne Kichenapanaidou,
anciennement de la librairie De Verdun (Montréal)

UIESH/QUELQUE PART

Joséphine Bacon (Mémoire d'encrier)

Uiesh/Quelque part, c'est en fait une ode à l'immensité du territoire, à la vie avec ses silences et ses amitiés. C'est marcher dans le sillage merveilleux du quotidien de Joséphine Bacon, c'est partager le souvenir d'une amie innue. Je suis toujours en admiration devant la simplicité parfaite de chaque mot, des vocables qui nous touchent droit au cœur. L'auteure, qui a également publié *Un thé dans la toundra*, nous livre ici un recueil de poésie bilingue en français et en innu-aimun qu'on lit avec délectation. « *Je n'ai pas la démarche féline/J'ai le dos des femmes ancêtres/ Les jambes arquées/De celles qui ont porté/De celles qui accouchent/En marchant* ».

Annie Proulx, de la librairie A à Z (Baie-Comeau)

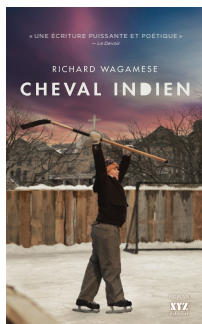


CHEVAL INDIEN

**Richard Wagamese (trad. Lori St-Martin et Paul Gagné)
(XYZ)**

C'est avec une grande sensibilité que Richard Wagamese raconte l'histoire de Saul Cheval Indien. Ce jeune Ojibwé a grandi selon les coutumes anciennes de son peuple. Grâce à sa grand-mère, il a appris les légendes et les chants traditionnels. Malheureusement, après avoir fui le froid hivernal, il se retrouvera seul et sera confié aux pensionnats autochtones. En quittant son monde, il fera face à une réalité dure et sans espoir. Peu à peu, le jeune garçon se repliera sur lui-même. Puis, un jour, un nouveau prêtre lui transmettra sa passion pour le hockey, et Saul pourra enfin se libérer. Ce roman m'a touchée à plusieurs égards, mais principalement en raison de la force et de la résilience du personnage principal. Quand la tendresse d'un jeune garçon confronte l'effroyable vérité de cette époque.

Émilie Bolduc, de la librairie Le Fureteur (Saint-Lambert)



PETITE FEMME MONTAGNE

**Terese Marie Maillhot (trad. Annie Pronovost)
(Marchand de feuilles)**

Les éditions Marchand de feuilles, qui font un travail remarquable, nous offrent un récit de Terese Marie Maillhot, une auteure autochtone de la Colombie-Britannique. Cette dernière qualifie ce premier livre, *Petite femme montagne*, de « mémoires ». On y découvre son enfance difficile, une relation mère-fille complexe et sa vie adulte marquée par la maladie mentale. À travers son écriture intime et poétique, elle dévoile aussi une certaine réalité autochtone. Elle évoque la vie qui est la sienne de façon franche, sans jeter la pierre à personne. Le tout est rythmé par des phrases courtes et succinctes, comme on raconterait un souvenir.

Éléna Laliberté, de la librairie La Liberté (Québec)



CHAMPION ET OONEEMEETOO
Tomson Highway (trad. Robert Dickson)
(Prise de parole)

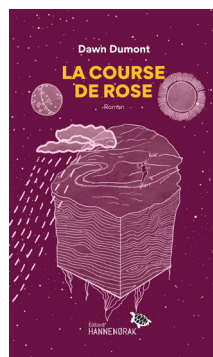
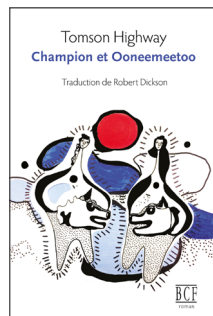
Avec son écriture touchante et sa touche humoristique, Highway nous invite dans la vie de deux jeunes garçons cris du nord du Manitoba. Vous les suivrez à travers les méandres de leur jeunesse dans les paysages du Nord canadien, puis dans le réalisme des pensionnats autochtones, jusqu'à l'âge adulte où ils s'épanouissent et prennent des directions inattendues. Avec *Champion et Ooneemeetoo*, son premier roman, Highway nous plonge dans un récit moderne de la vie de jeunes Autochtones du Canada, où le choc des cultures est encore bien présent.

Daniel Sioui, de la librairie Hannenorak (Wendake)

LA COURSE DE ROSE
Dawn Dumont (trad. Daniel Grenier) (Hannenorak)

Une histoire qui fait sourire, ça fait du bien, vraiment. Rose Okanese, fraîchement séparée d'un mari immature, se secoue les puces et s'empare une fois pour toutes de son destin. Elle se surprend à dire qu'elle court et se met à y croire elle-même, ce qu'elle fera chaque jour en vue d'un marathon qui arrive trop vite. Mais lorsque la Rêveuse, issue d'une légende propre à la réserve, refait son apparition, la petite communauté est en émoi. Toutes les femmes semblent sous son emprise, et si Rose ne se laisse pas happer, c'est autant par sa force de caractère que pour protéger ses filles. Dawn Dumont nous invite dans une aventure rafraîchissante, délicieusement rythmée, captivante, empreinte d'humour et de personnages aussi spontanés que colorés.

Chantal Fontaine, de la librairie Moderne
(Saint-Jean-sur-Richelieu)



ESSAIS AUTOCHTONES



LIBRAIRIE HANNENORAK

POUR BRISER LES PRÉJUGÉS

Par Josée-Anne Paradis

En mettant les pieds dans la librairie Hannenorak, on se sent dans une librairie, tout simplement. Mais une librairie hautement accueillante qui ne dévoile son unicité que si l'on s'attarde aux ouvrages trônant sur les tablettes: d'un côté, la littérature générale, mais de l'autre, la plus grande sélection – de tout le pays! – de livres francophones écrits par des Autochtones ou à leur sujet.

D'abord érigée dans l'ancienne maison du grand-père de Daniel Sioui, le copropriétaire et fondateur, la librairie Hannenorak a vu le jour en 2009, au cœur du Vieux-Wendake, en banlieue de Québec. Pour son dixième anniversaire, la librairie s'est offert un coup de fraîcheur: un déménagement dans un local beaucoup plus grand, toujours à Wendake, ainsi qu'un virage de « librairie spécialisée en littératures autochtones » à « librairie généraliste ». C'est donc dire qu'on retrouve dorénavant des livres de recettes et des romans signés Stephen King qui côtoient des œuvres signées Joséphine Bacon et Marie-Andrée Gill. Si cela permet à la communauté wendake d'avoir une librairie généraliste sur son territoire, avouons que cela a également de quoi démocratiser les ouvrages signés par des Autochtones.

« Oui, la librairie est désormais généraliste et offre de tout, mais nous sommes toujours fiers de mettre la littérature autochtone de l'avant. Nous sommes heureux de faire cohabiter des littératures foisonnantes et de les faire découvrir au plus grand nombre », explique Cassandra Sioui, l'autre copropriétaire. Lors de notre passage, ce sont notamment les livres de Thomas King, J. D. Kurtz et Dawn Dumont qui étaient joliment mis de l'avant. Plusieurs des livres proposés par Hannenorak se retrouvent également chez d'autres librairies généralistes, mais les trouver réunis dans un même lieu permet aux visiteurs de cerner l'étendue du choix, de distinguer la

diversité des angles avec lesquels sont abordées les Premières Nations et, bien sûr, de pouvoir discuter avec des professionnels du livre qui s'y connaissent comme pas un.

Une modernité qui ouvre les horizons

Pour Daniel Sioui, tenir une librairie généraliste dont l'ADN est construit autour d'une telle spécialisation permet d'améliorer la compréhension des enjeux des Premières Nations et des Inuit, autant auprès des membres de ces communautés qu'auprès des allochtones: « Je suis fier d'être Autochtone et je trouve que les livres sont un bon moyen de faire tomber les préjugés », souligne-t-il, ajoutant que son travail de libraire s'apparente presque à celui d'un professeur: plusieurs clients ont de multiples questions auxquelles il tente de répondre au mieux de ses connaissances et avec son expérience personnelle de la réalité autochtone. « Pour nous, c'est une façon de communiquer notre sentiment d'appartenance », ajoute-t-il.

C'est donc dans une ambiance de modernité, d'accessibilité et de respect que le copropriétaire nous invite à découvrir son peuple, les Wendats, mais aussi tous les peuples des Premières Nations. « Les Autochtones ne sont pas un seul grand peuple. Au Québec seulement, c'est onze nations, onze langues différentes, c'est donc onze cultures, onze histoires à découvrir. »

Cassandra Sioui, qui a fait une maîtrise en littérature portant sur *Ourse bleue* de Virginia Pésémapéo Bordeleau et *Kuessipan* de Naomi Fontaine, explique l'actuel regain de la littérature autochtone par « cette volonté de dire qu'on existe encore. Pendant longtemps, le Canada a voulu nous effacer, nous mettre de côté. On a exigé de nous qu'on se taise, on nous a empêchés de pratiquer nos cérémonies, nos traditions pendant plus de 300 ans. Mais maintenant, on a retrouvé notre culture, et on l'affirme bien fort ». Que ce soit pour extérioriser des périodes plus difficiles comme les passages dans les pensionnats, pour rétablir les faits sur les coutumes ancestrales ou pour plonger dans la magie des mots, tout simplement, leur littérature – comme celle de tout peuple, d'ailleurs – fait œuvre utile. Dans ce contexte qu'est celui où Autochtones et allochtones partagent un même territoire, il va de soi qu'écouter la voix de chaque peuple est essentiel pour une meilleure compréhension mutuelle. La littérature se positionne ainsi en outil de choix pour aller à la rencontre de l'autre.

« Il y a dix ans, lorsqu'un client entra chez nous, il était rare qu'il connaissait déjà des auteurs autochtones. Aujourd'hui, la littérature autochtone est beaucoup mieux connue, davantage lue », souligne avec optimisme Daniel Sioui. « Cependant, malgré la présence de plus en plus importante de la littérature autochtone, la relève semble



loin d'être assurée. Il serait réjouissant de voir naître de nombreux autres jeunes auteurs de diverses nations pour la pérennité de cette littérature. Nous aimerions qu'elle atteigne un niveau de reconnaissance tel qui permettrait à ces jeunes auteurs d'écrire sur ce qui les passionne, ce qui les fait vibrer, et non pas d'être tenus à intégrer des sujets "autochtones" pour se conformer à certaines attentes», ajoute Cassandra Sioui, avant d'attirer notre attention sur une belle initiative: le cercle d'écriture autochtone, animé par l'auteure Naomi Fontaine, qui tisse justement les ponts entre ces quelques auteurs établis et cette relève espérée.

Briller pour se rapprocher

Les idées pour diffuser la littérature des Premières Nations ne manquent pas dans l'esprit de Daniel Sioui, qui retrouve rapidement ses réflexes d'ancien organisateur d'événements culturels dans des projets comme le Salon du livre des Premières Nations, qui existe depuis 2011. De plus, épaulé par son père, l'auteur reconnu Jean Sioui, Daniel a fondé une maison d'édition en 2010, maison qui porte également le nom d'Hannenorak. Faisant la part belle aux thématiques liées aux Premières Nations, les livres qui composent le catalogue s'adressent aux adultes et aux jeunes. Un projet en adéquation avec sa mission: faire rayonner la littérature autochtone. Oh, d'ailleurs, parlant de rayonner, saviez-vous qu'«Hannenorak» signifie «soleil levant»? Oui, la littérature autochtone se lève et elle a de quoi nous éclairer.

POÈME INÉDIT

NE BRÛLONS PAS LES RACINES

Par Maya Cousineau Mollen

En ces temps d'incertitude
Où les frontières ferment

Insécurité identitaire des cœurs
Nos voix unies, nos âmes nerveuses

Je galvaude ma pureté de 6.1
Telle une insolente sauvagesse
Habitée à sa liberté de pensée

Mes versions identitaires
Dansent autour de moi

Chantant la berceuse folle
De l'appartenance perdue

D'une poétesse aux traits de Squaw
Qui fouette les mots de sa douleur

Seul un aède pleure en silence
Se nourrissant de noirceur
Afin de trouver la beauté
Dans une agonie

Ménestrel de ce requiem
Chantonnant en strophe
L'opéra des crépuscules

Sa musique d'âme
Se terre dans les bas-fonds
Du dernier chapitre

Au-delà de mes traits ronds
Chevelure ciel de novembre
Mes yeux si petits
Mais qui voient tout...

Mes racines sont partout
Du pays des Vikings
Au Nitassinan indomptable
Des larmes de l'Irlande
Et d'une Europe divisée

Égarement d'une sauvage
Sur le béton de Paris...

L'amène au chevet de Notre Dame
Qui affligée par un feu intérieur
Cette flamme dévorante

Peine à rester digne et droite
Sera-t-elle survivante
Ou magnifique gisante

De ces clergés arrogants
De ces fous de Dieu
Qui fut instrument Inquisiteur
Semant douleur et colère
Mon courroux décolonial
Retient son souffle
Auprès de toi gente Dame

Te voir au-delà des sacrilèges
Mesurer ton Histoire
Mesurer ta mémoire...

Je calme mes chevaux de l'Apocalypse
Car ombrageux et piaffants nommés
Violence, Rage, Rancune et Mépris
Afin de te souhaiter de renaître

Je dépose une plume de paix

Maya Cousineau Mollen, de la nation Innu d'Ekuanitshit (Mingan), a été adoptée de façon traditionnelle par des parents québécois, choisis par sa mère biologique. Dès l'âge de 14 ans, elle écrit de la poésie. Elle a publié des

textes dans *Moebius* et *Exit*, ainsi que dans les collectifs *Languages of Our Land/ Langues de notre terre* et *Amun*. Son premier recueil de poésie, *Bréviaire du matricule 082*, est paru en 2019 aux éditions Hannenorak et a remporté le prix Voix autochtones. Maintenant conseillère en développement communautaire pour le compte de la firme EVOQ Architecture, Maya poursuit son travail auprès des communautés et les encourage à reconquérir leur empreinte culturelle et historique et à l'exprimer grâce à la poésie de l'architecture. Ses implications sont nombreuses: elle a fait partie de la Wolf Pack Street Patrol, qui regroupait des bénévoles des Premières Nations et des Québécois afin d'apporter un soutien aux itinérants, a été une alliée dans le dossier *Kanata*, a fondé l'Association étudiante autochtone de l'Université Laval et a travaillé pour l'Enquête nationale sur les femmes et les filles autochtones disparues et assassinées.





POUR EN FINIR AVEC LE FOLKLORE

MODERNITÉ AUTOCHTONE ET LITTÉRATURE

Par Philippe Fortin

Bien de son temps, la littérature autochtone, qui est toutefois loin d'être née de la dernière pluie, connaît depuis quelques années déjà un succès qui va bien au-delà de la simple curiosité. Originale, différente, frondeuse, sentie et libre, elle tient désormais le haut du pavé en matière d'audace et de vivacité. Serions-nous en train d'assister à quelque chose d'important?

*« Cette bête peut subvertir les codes et glorifier, pince-sans-rire, la persévérance du porc-épic drogué à la colle de plywood », écrit Louis-Karl Picard-Siouï dans la préface du fracassant recueil d'essais *Nous sommes des histoires*, paru fin 2018. On ne pourrait mieux évoquer le caractère ébouriffant de la production littéraire autochtone contemporaine. Résolument actuelle, affranchie peut-être, quoique certes teintée des revendications et des luttes qui sont les siennes, cette littérature, cette bête, oui, bat la campagne et fait joyeusement flageoler les paisibles bougies de nos chaumières idéologiques.*

Pour Luc Vaillancourt, titulaire de la Chaire de recherche sur la parole autochtone à l'UQAC, la modernité littéraire autochtone « se joue quelque part entre le traumatisme de son conditionnement et la complexité de sa résurgence ». Érigée à même la béance coite d'une culture exsangue ayant néanmoins su assurer sa survivance, la parole autochtone serait en voie d'autonomisation et se définirait de moins en moins « par rapport au prisme de l'Autre ». Celui qui travaille ardemment à décoloniser les

approches en recherche et dont les travaux sont orientés vers la réappropriation de la parole autochtone estime que « les sensibilités nouvelles éveillées par l'émergence des *cultural studies* ont pour corollaire le danger de s'enliser dans une rhétorique du ressentiment qui rendrait plus difficile de sortir des rapports de culpabilisation et de victimisation qui gangrèment trop souvent l'appréciation de la littérature autochtone. Heureusement, la production contemporaine se joue habilement de ces écueils et tend généralement à s'en affranchir ».



La poète Marie-Andrée Gill évoque pour sa part « l'importance de la prise de parole autochtone, qui est une voix distincte s'inscrivant dans une culture majoritaire ». Si des siècles d'histoire littéraire européenne ont forcément influencé le développement de la littérature québécoise, la littérature autochtone, quant à elle, s'est bien davantage échafaudée en prenant pour socle la richesse de sa tradition orale, évoluant ainsi en parallèle des sentiers balisés de la littérature occidentale. « On a besoin d'une littérature différente, d'autres histoires, d'autres visions. S'il peut sembler si difficile de catégoriser le corpus autochtone, c'est qu'il échappe aux grilles habituelles, qu'il redéfinit les genres littéraires, qu'il incarne une souplesse, une liberté, un certain lousse qui me plaît beaucoup », lance la poète. Le véritable défi est pourtant moins formel que philosophique, d'une certaine façon. Il s'agit, pour celle dont la trajectoire et les visées poétiques ont sensiblement évolué, de *Béante* à *Chauffer le dehors*, de « trouver une façon d'actualiser les valeurs ancestrales, qui justement sont toujours actuelles. D'être en même temps dans tous les Temps, de savoir les rassembler sans les figer. Il ne faudrait surtout pas perdre les leçons tirées des modes de vie ancestraux. La narration des origines, c'est pratiquement un trait culturel. Un peu comme s'il fallait d'abord idéaliser le passé avant de pouvoir parler de soi, aujourd'hui et maintenant ».

Dans son excellent essai *Le territoire dans les veines*, Jean-François Létourneau rappelle le rôle qu'a joué et la place que continue d'occuper la poésie en tant que genre de prédilection de l'expression littéraire autochtone. Territoire vaste et libre, instrument privilégié de l'introspection, outil puissant de la surdité des colères muettes tout comme des cris du cœur les plus sincères, la poésie constitue assurément la pierre d'assise et le fil conducteur de cette passation du flambeau s'opérant entre générations de créateurs. D'Éléonore Sioui à Marie-Andrée Gill, unies par ce rapport au territoire qui fonde leur identité commune, c'est toute une quête identitaire et

humaine qui s'articule, se noue et se dénoue, intime et fraternelle. Létourneau appelle ainsi de ses vœux l'avènement « d'un lecteur *américain* qui transcende les catégories ethniques et se définit à partir du sentiment d'appartenance à l'égard du territoire sur lequel il vit ». Plus important encore, celui-ci souligne que « ces textes convoquent une vision du monde, celle des premiers occupants du continent, renvoyant aux non-dits qui grevent la culture et l'histoire québécoises ». Car s'il est vrai que la spécificité littéraire autochtone est une marque de distinction, il n'en demeure pas moins que cette particularité s'inscrit aujourd'hui au cœur d'un monde dont ils sont de plus en plus partie prenante et qu'ils contribuent eux-mêmes à façonner.

Tout au long de son fascinant essai *Place aux littératures autochtones*, Simon Harel opère un constat doublé d'un plaidoyer pour l'aval de cette modernité qui de part et d'autre semble parfois poser problème : « Dans ce monde, on vit entre la réserve et la ville, au cœur de communautés parfois dispersées. Ce faisant, on ne trahit personne, ni les parents ni les enfants. » Dénonçant tour à tour « les dommages causés par une rectitude qui fait de la littérature un silo identitaire » et « la crispation idéologique de ceux qui souhaiteraient maintenir un primordialisme dont la "pureté" correspondrait à une Origine perdue », l'écrivain s'enthousiasme devant le choix des créateurs autochtones d'écrire en français, véritable « prise de possession linguistique ».

Subversive et pleine d'élan, cette bête est bien vivante, disions-nous. Elle porte aussi en elle le ferment de chocs dont on peut déjà prévoir que la littérature francophone les en remerciera un jour.

À lire aussi :



LE TERRITOIRE
DANS LES VEINES
Jean-François Létourneau
(Mémoire d'encrier)

NOUS SOMMES
DES HISTOIRES
Collectif (Mémoire d'encrier)

HISTOIRE DE TRADUCTIONS: CHASSEUR AU HARPON

Par Juliana Léveillé-Trudel, auteure allochtone de Nirliit

J'ai découvert le texte de Markoosie Patsauq par bribes, au fil des ans, à travers des exercices de traduction proposés par mon professeur d'inuttitut, Marc-Antoine Mahieu. Cet enseignant-chercheur titulaire à l'Institut national des langues et civilisations orientales de Paris nous présentait de petites phrases extraites du manuscrit original que nous décodions laborieusement, nous, la gang de *nerds* inuttitutophiles qui suivions le cours en visioconférence bien avant que ça ne devienne la norme, de Montréal, Edmonton ou Tasiujaq.

Si le récit de Markoosie Patsauq avait déjà été traduit en plusieurs langues, dont le français, toutes ces traductions avaient été exécutées à relais, c'est-à-dire non pas à partir de l'original en inuttitut, mais bien d'une version réécrite en anglais par l'auteur et fortement influencée par James H. McNeill, son éditeur de l'époque. « Beaucoup d'éléments ont été ajoutés pour plaire à un lectorat du Sud. Toute cette idée de nature impitoyable, par exemple, ne se trouve pas dans la version originale. Le mot nature n'a même pas d'équivalent en inuttitut, car notre concept de nature s'oppose notamment à celui de ville », précise Marc-Antoine Mahieu.

Désirant offrir une traduction française réalisée directement à partir de l'inuttitut, le professeur se rend à Inukjuak pour rencontrer Markoosie Patsauq, qui accepte de travailler sur le manuscrit avec lui. Le duo fait équipe avec Valerie Henitiuk, professeure de littérature et de traductologie à l'Université Concordia d'Edmonton, pour offrir une édition critique trilingue (inuttitut-anglais-français) de *Uumajursiutik unaatuinnamut*, récemment publiée chez McGill-Queen's University Press. Le texte



est également paru, en français seulement, chez Boréal sous le titre *Chasseur au harpon*.

Les lecteurs qui s'aventureront dans ce livre considéré comme la première publication inuit de fiction feront connaissance avec Kamik, un jeune chasseur cherchant à éliminer un ours malade qui terrorise sa communauté. Bien que le récit puisse sembler tragique, Marc-Antoine Mahieu refuse de lui accoler l'étiquette de tragédie: « Dans une tragédie, on trouve la dimension du destin qui s'acharne sur le protagoniste. Ce n'est pas le cas dans *Chasseur au harpon*. Il n'y a pas de force transcendante, et le héros garde son agentivité. »

On pourrait dire la même chose de l'auteur lui-même, qui n'a jamais considéré que son existence était tragique, malgré les drames qui ont ponctué sa vie. « Il répétait tout le temps: "*I've had such a lucky life!*" », raconte Valerie Henitiuk. Et pourtant, à l'âge de 12 ans, en 1953, il faisait partie du groupe d'Inuit envoyés de force dans le

Haut-Arctique pour renforcer la souveraineté canadienne dans la région. L'année suivante, il était expédié seul dans un hôpital du Manitoba pour y faire soigner sa tuberculose. « Il a découvert le cinéma quand il était au sanatorium, il a visionné plusieurs films. Ça se sent, dans son écriture, il y a un aspect cinématographique », explique la traductrice albertaine, qui remarque aussi l'influence majeure de la littérature orale inuit. « Les histoires inuit ont souvent des fins très choquantes, même lorsqu'elles s'adressent aux enfants. »

Pas de « Ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants », donc, sous la plume de Markoosie. La conclusion du texte en surprendra peut-être quelques-uns, mais Marc-Antoine Mahieu invite les lecteurs à ne pas interpréter la fin à la lumière de la littérature occidentale. « Aujourd'hui, les sociétés inuit voient le suicide différemment. Mais durant la période précontact, le suicide faisait davantage partie de la vie. Il y avait peu de réseaux d'intégration pour rattacher l'individu à la société, et les chances de se sentir seul au monde étaient plus grandes. »

Markoosie Patsauq, décédé d'un cancer en mars 2020, n'aura malheureusement pas vu cette dernière édition. Les deux traducteurs souhaitent que cette version permette à l'œuvre de poursuivre son rayonnement et d'être considérée à sa juste valeur littéraire.

« Son travail a beaucoup été dévalué. Certains ont prétendu que Markoosie n'avait que retranscrit des légendes entendues dans son enfance, alors qu'il a réalisé un véritable travail d'écriture, qu'il a complètement inventé cette histoire en s'inspirant d'éléments de la tradition orale, rappelle Valerie Henitiuk. Il n'avait eu accès qu'à très peu de textes littéraires, avant d'écrire le *Harpon*, mis à part quelques bandes dessinées, il n'avait pas de modèle, c'est très impressionnant. De plus, il a écrit ce texte directement en inuttitut, ce qui est extrêmement rare. »

« Son récit a souvent été catégorisé comme étant de la littérature jeunesse, renchérit Marc-Antoine Mahieu. Peut-être à cause du personnage de l'ours, qui a une pensée, un point de vue qui lui est propre. Mais ce n'est pas un choix littéraire, c'est simplement représentatif de la compréhension inuit du monde : les animaux ont une apparence physique différente de celle des humains, mais une subjectivité similaire à la leur. Alors que pour les Occidentaux, c'est plutôt l'inverse. »

Le temps d'une balade dans la toundra avec le *Chasseur au harpon*, il fait bon changer de perspective imaginaire et géographique, sur ce territoire immense que Taamusi Qumaq, auteur du premier dictionnaire de définitions en inuttitut, décrivait ainsi : « Un grand pays occupé par des animaux. »



LE CHOIX D'ÉMILIE MONNET

DANSER SUR LE DOS DE NOTRE TORTUE

Leanne Betasamosake Simpson (trad. Anne-Marie Regimbald) (Varia)

« *Danser sur le dos de notre tortue* a été une lecture coup-de-poing pour moi. L'écriture de Leanne Simpson est à la fois visionnaire et limpide, et ses idées sont profondément ancrées dans une vision du monde et des principes anishinaabe. C'est une référence importante par rapport à la résurgence autochtone. En ces temps troubles que nous vivons actuellement, ce livre nous invite à réfléchir aux concepts philosophiques imbriqués au sein même des mots en anishnaabemowin, tout comme aux enseignements des anciens afin de mieux pouvoir se projeter dans l'avenir. Je suis ravie que ce livre soit maintenant traduit en français tout comme *Cartographie de l'amour décolonial* et *On se perd toujours par accident*, publiés chez Mémoire d'encrier. »

Activiste et artiste multidisciplinaire autochtone d'origine anichinabée et française, née à Montréal, Émilie Monnet fonde en 2011 les Productions Onishka, qui favorisent la collaboration créatrice entre les artistes issus de différents peuples autochtones. On peut lire sa pièce *Okinum* aux Herbes rouges : une expérience immersive en trois langues, qui fait place aux pouvoirs du rêve et de la mémoire sur l'acte de guérison.

ALLOCHTONES : ÉVITEZ LES PIÈGES AFFINITÉS ÉLECTIVES

Rencontre avec
MARIE CHRISTINE BERNARD

Par Philippe Fortin

Marie Christine Bernard, enseignante et romancière, cultive depuis longtemps un amour sincère de la culture autochtone, de sa vision du monde et de sa production artistique. C'est d'ailleurs par le truchement de la littérature que la richesse de ces peuples lui est d'abord apparue. Rencontrée dans le confort de son humble bureau du centre autochtone du Collège d'Alma, où elle est aussi intervenante, elle évoque avec enthousiasme et passion les tenants et aboutissants de ce monde qu'elle pénètre chaque jour plus qu'avant, consciente de son statut d'allochtone mais joyeusement férue des univers qui s'ouvrent sous ses pas. Si elle se réjouit de la récente éclosion de popularité de la littérature autochtone, elle n'en demeure pas moins très critique quant au chemin qu'il reste à faire.

Paraphrasant Thomas King, dont elle a beaucoup aimé le livre *L'Indien malcommode*, l'écrivaine affirme d'emblée que « le non-autochtone a dans sa tête un Indien idéal », tout comme le paletot rimbaldien. Forgé par l'imagerie hollywoodienne, un enseignement de l'histoire aussi bâclé que réducteur ou tout bonnement l'ignorance la plus crasse, l'imaginaire collectif du Québécois moyen quant aux Autochtones est un havre de clichés qui se perpétuent de façon navrante depuis des décennies. « En esthétique de la réception, la notion d'horizon d'attente est essentielle : celle-ci fait état de la façon dont une personne donnée comprend, décode et juge un texte à l'aune des codes culturels qui sont les siens, à l'époque qui est la sienne. En ce qui concerne la littérature autochtone telle qu'appréhendée par les allochtones, il



va de soi que cet horizon constitue un biais qui brouille les cartes et rend plus difficile la bonne compréhension des textes», indique-t-elle.

Faut-il donc s'initier pour être en mesure d'apprécier la poésie ou les romans écrits par des Autochtones? Pas nécessairement, quoique l'ouverture soit de mise: «La meilleure façon de connaître un peuple, c'est de passer par sa littérature. La vision du monde qui s'y exprime, pour peu que l'on y soit attentif, est un très bon indicateur des valeurs qui lui sont propres, du type d'humour qui le caractérise, des combats qui lui sont chers, des causes qui lui tiennent à

cœur», dit-elle, haussant le sourcil. Cela tombe sous le sens, la production littéraire autochtone n'a que faire du regard compatissant d'anthropologues littéraires maladroits dans leur bon vouloir. Il ne s'agit pas de ça. Évoquant *Kuessipan*, de Naomi Fontaine, la femme de lettres s'écrit: «Voici une œuvre d'une puissance rare qui échappe au piège de l'essentialisme pour toucher à l'universel!» Car c'est bien de cela qu'il est question: toucher à l'universel tout en ne reniant pas ce qui fonde son identité.

L'émergence de voix autochtones au sein du discours ambiant revêt une importance capitale pour l'intervenante: «Une bonne proportion des Autochtones du XXI^e siècle réside aujourd'hui en milieu urbain. La tutelle de l'État continue pourtant de les marginaliser en les empêchant indûment de participer à la vie en société – d'où

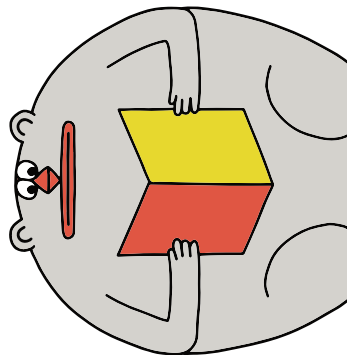
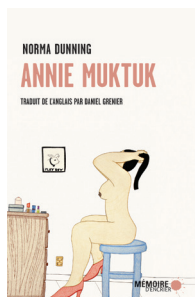
parfois leur douloureuse nécessité de s'extirper des réserves pour en quelque sorte se donner une chance. S'éloigner du carcan, sortir du cadre, c'est quelquefois la meilleure façon de se retrouver et souvent la seule pour ne pas se perdre. » L'un des enjeux les plus sensibles en ce qui a trait à l'intégration des Autochtones à la vie québécoise contemporaine est ainsi celui de la place qu'ils y occupent : celle qui leur est laissée mais surtout celles qui sont encore à prendre.

Au cœur de la pratique littéraire de la romancière, dont le roman *Matisiwin* figure au programme de certains cégeps et à qui l'on doit également *Polatouches*, on retrouve le souci de l'exactitude et une démarche teintée de respect et d'authenticité : « L'un des dangers qui guettent les écrivains allochtones quand ils abordent des thématiques autochtones est celui de flirter avec le folklore. C'est un piège dans lequel il est facile de tomber, et c'est pourquoi je porte une attention particulière à ce que j'écris quand je mets en scène des personnages autochtones. Je consulte les principaux intéressés, je fais des recherches, je demande des permissions, bref, je m'assure que rien de ce qui sera finalement publié n'ira à l'encontre de mes intentions premières, à savoir la valorisation de cette culture et non pas sa récupération. »

Si celle-ci a pris l'habitude d'inclure des éléments autochtones dans ses romans, c'est d'abord et avant tout parce qu'elle aime cet univers : « C'est une culture de connivence, de non-dits, de complicité. La place du silence, entre autres, y est très importante. Il s'y passe beaucoup de choses et son contenu est peut-être plus rapidement intelligible aux Autochtones qu'aux autres, mais n'empêche, c'est une forme de narration que j'admire. De la même façon, le lien avec la nature ou le territoire, qui ne se fonde sur aucune notion de propriété, est d'une subtilité que je trouve aussi puissante que significative. Ce sont là des aspects dont la valeur est indéniable à mes yeux. » L'humour, aussi, occupe une place de choix au panthéon des traits autochtones qui ravissent la femme de lettres : « Aussi surprenant que cela puisse paraître, les Autochtones sont très drôles et leur humour est d'une finesse qui n'est pas sans rappeler celle de l'humour juif. Pourtant, rares sont ceux qui saisissent bien la teneur de ce que d'aucuns appellent l'humour du carcajou : un mélange de puérilité apparente et d'autodérision particulièrement apte à susciter le malaise mais qui, lorsque bien compris, est féroce et drôle. »

Qu'il soit question de ses inclinations de lectrice, de son quotidien d'enseignante, de sa pratique d'écrivaine ou de son travail d'intervenante au centre autochtone, Marie Christine Bernard fait chaque jour le pari de faire se côtoyer deux univers qui, de toute évidence pour elle, n'ont rien d'irréconciliable. On aurait tort de ne pas tâcher d'en faire autant.

NOS SUGGESTIONS DE LECTURES

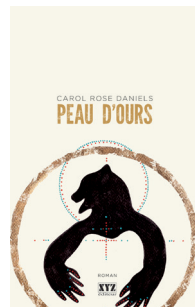
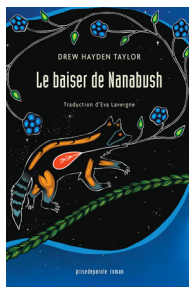
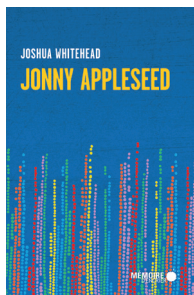


RENOUER AVEC LA TERRE ET TOUT CE QUI NOUS UNIT Tanya Talaga (trad. Catherine Ego) (XYZ)

Tanya Talaga, journaliste ojibwe maintes fois récompensée, signe avec cet essai un appel à la mobilisation et à la réparation, pour une jeunesse autochtone traversant une pénible crise où les suicides se multiplient. Avec l'appui de statistiques et des récits recueillis à même les communautés, elle souligne à traits forts les effets néfastes du déracinement, des lacunes de soins de santé et services sociaux et du manque d'établissements scolaires comme de l'accès à l'eau potable. Un plaidoyer pour une saine solidarité et un retour à la nature.

ANNIE MUKTUK Norma Dunning (trad. Daniel Grenier) (Mémoire d'encrier)

Ce recueil de nouvelles de l'auteure inuit Norma Dunning a déjà remporté trois prix littéraires dans sa version originale anglaise. C'est qu'il est à la fois drôle et incisif, lucide et révélateur d'une époque, d'un lieu, d'une communauté. Ces courts textes — tantôt très durs, tantôt très cocasses — parlent ainsi de sexualité féminine, évoquent la cosmologie, mais aussi les mœurs, les pensionnats, le racisme, l'amour, la violence, la vieillesse. Et, surtout, Dunning ose le rire, démantèle les idées reçues sur les Inuit et leurs valeurs, et offre une œuvre littéraire de qualité.



JONNY APPLESEED

Joshua Whitehead (trad. Arianne Des Rochers) (Mémoire d'encrier)

Dans cette histoire de retour aux sources, on plonge dans la jeunesse de Jonny, travailleur du cybersexe à Winnipeg, qui retourne, à l'occasion des funérailles de son beau-père, dans la réserve qui l'a vu grandir. S'y confronteront souvenirs heureux ou honteux, démons et fées. Grâce à la langue directe et contemporaine de l'auteur, on s'attache à son personnage en quête d'amour, sentiment puissant dont il fait usage pour guérir de ses blessures.

LE BAISER DE NANABUSH

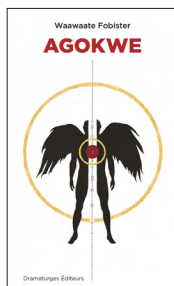
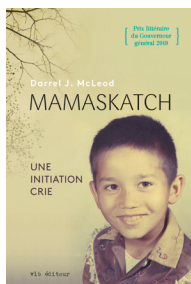
Drew Hayden Taylor (trad. Eva Lavergne) (Prise de parole)

On a craqué pour la magie et l'humour présents dans *Le baiser de Nanabush*, roman où un bel étranger fait irruption – à dos de moto – dans une réserve anishinaabe, faisant flancher le cœur de la cheffe, au grand désespoir des autres membres de la communauté. Sa façon de manier le doux-amer et le don de conteur de Drew Hayden Taylor font de cette histoire, où art martial autochtone, rats laveurs vengeurs et baisers foudroyants se côtoient, un roman puissant. Celui-ci a d'ailleurs été finaliste au Prix du Gouverneur général dans sa version originale anglaise.

PEAU D'OURS

Carol Rose Daniels (trad. Sophie Cardinal-Corriveau) (XYZ)

Voici l'histoire d'une quête identitaire, celle d'une femme qui, comme plus de 16 000 enfants autochtones, a été arrachée à sa famille pour être vendue à des Blancs. Celle qui a été adoptée par une famille ukrainienne et s'y est toujours sentie ostracisée renouera avec sa culture, rendue à l'âge adulte. C'est aussi l'histoire d'une femme qui se bat dans un monde d'hommes, l'histoire de la force érigée contre les préjugés.



MAMASKATCH : UNE INITIATION CRIE

Darrel J. McLeod (trad. Marie Frankland) (VLB éditeur)

Ce récit lauréat du Prix du Gouverneur général relate l'enfance de l'auteur, un Cri du nord de l'Alberta, qui reçoit de sa mère les enseignements de sa culture. Elle lui transmettra aussi les stigmates d'un passé difficile vécu dans les pensionnats et elle vivra bientôt des déséquilibres qui auront un impact sur le garçon. Au sein de sa famille, il verra des actes de violence et y sera abusé. Mais une force lui permettra de transgresser sa jeunesse écorchée, et c'est cette même volonté qu'on ressent tout au long de ce livre vibrant.

SILA

Lana Hansen (trad. Inès Jorgensen) (Presses de l'Université du Québec)

Ce conte inuit aborde les changements climatiques grâce au personnage de Tulugaq, un garçon capable de se transformer en corbeau et qui souhaite découvrir son territoire, cette terre de glace, de l'intérieur. Il sera confronté aux concepts de territorialité et de mouvement/changement, et croisera la mère de la mer, importante dans la cosmogonie groenlandaise. La riche présentation de l'œuvre qui clôt l'ouvrage explique notamment l'importance de la culture groenlandaise et de sa langue, porteuse d'une vision du monde qui ne se traduit pas par des concepts occidentaux.

AGOKWE

Waawaate Fobister (trad. Olivier Sylvestre) (Dramaturges Éditions)

Auteur ontarien d'origine anishnaabe, Waawaate Fobister explore dans cette pièce de théâtre ce qu'on appelle chez les Premières Nations le «two-spirit», soit cette dualité liée au genre et à la sexualité. Fobister dépeint ici la tragique histoire d'amour impossible entre deux Autochtones queer, un joueur de hockey et un danseur.



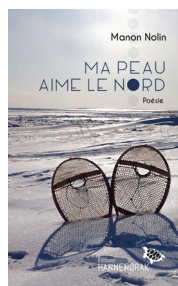
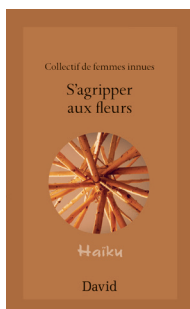
UNE ENQUÊTE DE DREADFULWATER (T. 1) : MEURTRES AVEC VUE Thomas King (trad. Lori Saint-Martin et Paul Gagné) (Alire)

Avec cette première aventure d'une série de cinq, mettant en scène cet ex-policier autochtone devenu photographe, Thomas King échafaude un polar fascinant, empreint d'humour. Dans la ville de Chinook, où s'est installé Thumps DreadfulWater pour y mener une vie plus tranquille, un meurtre est commis. Le coupable dans la mire des policiers locaux : le fils de la cheffe de bande, soit l'un des militants opposés au projet d'un complexe luxueux – dont les retombées bénéficieront à la communauté autochtone. Le connaissant et ne croyant pas qu'il puisse être le coupable, DreadfulWater fouillera discrètement cette affaire, en privilégiant une tout autre piste que celle des policiers.

LIGNE BRISÉE

Katherena Vermette (trad. Mélissa Verreault) (Québec Amérique)

Couronné par le Combat national des livres 2018, ce polar qui dénonce le racisme systémique dont trop de femmes autochtones sont victimes, se déroule à Winnipeg, dans un quartier reconnu pour son taux élevé de criminalité. « Des vies qui s'impregnent les unes des autres. [...] Soudainement, la réserve se défait, et dans toute sa dignité, la communauté apparaît. J'aime l'audace de ce livre qui nous entraîne si profondément dans ce quartier de North End que tous les repères statistiques, stéréotypés, idéalisés sont perdus. Ne reste que l'intimité, l'humanité. » : tels étaient les propos de Naomi Fontaine au sujet de ce roman, signé d'une auteure métisse incontournable également pour sa poésie.



S'AGRIPPER AUX FLEURS

Louise Canapé, Louve Mathieu et Jeanne-d'Arc Vollant (Éditions David)

Trois femmes innues signent ces haïkus qui figent des instants fugaces, des éclats de beauté ou des éclats plus sombres. Tendre et dur à la fois, ce recueil bilingue, en français et en innu, s'inspire des grands espaces et de l'identité. Si les contradictions de la vie en réserve sont effleurées, c'est pour mieux comprendre la complexité qui habite ces poètes.

CETTE BLESSURE EST UN TERRITOIRE

Billy-Ray Belcourt (trad. Mishka Lavigne) (Triptyque)

C'est principalement du corps dont il est question dans ce livre qui, sous l'égide de la poésie, présente des fragments, en vers, en listes, en prose, très courts, toujours d'une simplicité désarmante. Belcourt, un Cri de l'Alberta, y présente un corps revendicateur, un corps queer aux facettes multiples, tant sexuelle, émotionnelle, spirituelle, autochtone, sacrée que colonisée. « *Un jour j'ouvrirai mon corps/pour libérer toutes les personnes prisonnières à l'intérieur de moi.* »

MA PEAU AIME LE NORD

Manon Nolin (Hannenorak)

Un vif désir de nommer les choses telles qu'elle les perçoit, de rendre hommage aux traditions de son peuple et à son territoire, de faire perdurer une culture ancestrale à travers la modernité : voilà ce qui habite les textes de cette poète innue. « *Je te raconte notre histoire/je chante dans le tremblement du shaputuan/toi, grand-père mon territoire.* »



HISTOIRE(S) ET VÉRITÉ(S) : RÉCITS AUTOCHTONES

Thomas King (trad. Rachel Martinez) (BQ)

Dans cet essai lauréat du Trillium Book Award en 2004, Thomas King expose d'un ton mordant comment les histoires et les contes façonnent nos perceptions. « *Les histoires sont des inventions merveilleuses. Et dangereuses* », révèle-t-il. Elles peuvent être à la fois une force ou un obstacle — la réalité n'étant pas toujours comme celle relatée. En explorant notre relation avec les peuples autochtones, l'auteur détricote des tabous et des images erronées, nous éveille à d'autres réalités, rétablit des faits et révèle que les histoires permettent aussi de nous comprendre, de transmettre un legs et de mieux appréhender le monde.

MONONK JULES

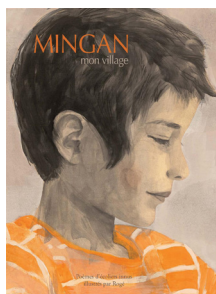
Jocelyn Sioui (Hannenorak)

C'est dans une langue vive, facile de compréhension, sans amertume mais avec conviction que Jocelyn Sioui nous présente Jules Sioui, un Wendat né en 1906 qui devint un véritable héros autochtone, mais dont aucune lettre de noblesse ne lui fut adressée. Pour remédier à cela, Jocelyn Sioui — comédien, dramaturge et marionnettiste — retrace son parcours, éraflant au passage la Loi sur les Indiens ainsi que nos émotions. Une histoire fascinante à découvrir.

LE DROIT AU FROID

Sheila Watt-Cloutier (trad. Gérald Baril) (Écosociété)

Dans cet ouvrage, à la fois biographie et plaidoyer pour la sauvegarde de l'Arctique, la militante écologiste inuit Sheila Watt-Cloutier exige de la communauté internationale la reconnaissance du bien-être environnemental comme un droit humain fondamental. Car chaque peuple devrait pouvoir jouir d'un climat stable et sécuritaire. Or, la culture et l'autonomie économique des Inuit sont mis à mal par le réchauffement climatique et les polluants et pesticides provenant de partout dans le monde et « emprisonnés » par le froid arctique. Ce qu'elle dénonce ici.



L'OURS ET LA FEMME VENUS DES ÉTOILES

Christine Sioui Wawanoloath (Hannenorak)

Dans ce mythe racontant l'arrivée des hommes sur terre, l'auteure, née d'un père wendat et d'une mère abénakise, nous raconte l'histoire de ce petit ourson né dans les cieux et dont la fourrure brillait à un point tel que sa mère le déposa sur terre, sous la protection des esprits de la forêt. Sa rencontre avec une femme-étoile fera de lui le tout premier humain... *Dès 9 ans*

TSIUETEN

Jean-Louis Fontaine et Josée Laflamme (Éditions Pierre Tisseyre)

Premier volet d'une trilogie en cours d'écriture – le second tome est paru sous le titre *Les chemins de l'invisible* –, cette série met de l'avant la nature, le multiculturalisme et l'évolution de l'Homme, à travers les aventures d'un jeune Innu qui, en 1959, retourne sur le territoire de ses ancêtres. Jean-Louis Fontaine est un ethnologue innu et il lui tenait à cœur de faire découvrir autant les valeurs que les savoir-faire de son peuple, par le biais d'un roman jeunesse. *Dès 11 ans*

MINGAN, MON VILLAGE

Collectif (La Bagnole)

Ce sont ici de tout jeunes auteurs innus, des écoliers en fait, qui signent les textes qui composent ce magnifique album. Chaque poème, de forme libre, est accompagné d'une illustration de son jeune auteur par Rogé, qui met ainsi un visage sur l'auteur des mots. Une plongée dans la vision du monde des adultes de demain, qui parlent, avec une poésie désarmante, de l'importance de la nature, du respect des aînés, de la famille et de l'humanité. *Dès 4 ans*



MON AMIE AGNÈS

Julie Flett (trad. Fanny Britt) (La Pastèque)

Cet album jeunesse fait la part belle à une relation intergénérationnelle entre une petite et sa voisine. C'est en suivant les saisons que le lecteur cheminera avec la jeune Katherena, dans une poésie — autant en mots qu'en images — qui rend hommage à la nature. Au printemps, la petite et sa mère déménagent en campagne; à l'été, la petite ose aborder sa voisine; à l'automne, les deux partagent leur passion du jardin; et à l'hiver, c'est le repos, car Agnès est faible... Une année de beauté et d'émotions nous est ainsi dévoilée grâce à Julie Flett, auteure et illustratrice crie-métisse. *Dès 4 ans*

UN RENARD SUR LA GLACE

Tomson Highway (trad. Mishka Lavigne) (Prise de parole)

Cet album fait partie de la pertinente trilogie « Chansons du vent du nord », un détour obligé pour les amateurs de beautés. Comme c'est le cas pour *Le chant des caribous* et *Les libellules cerfs-volants*, *Un renard sur la glace* est écrit en français et en cri. On y suit deux frères cris dont les aventures les invitent à sonder profondément leurs valeurs et coutumes ancestrales. Ce qu'on aime de cette série, outre l'imagination qui y foisonne? Les illustrations signées par trois illustrateurs différents, conférant un genre bien précis à chacun des albums. *Dès 4 ans*

LA TERRE ME PARLE : UN LIVRE SUR LES SAISONS

Brittany Luby et Joshua Mangeshig Pawis-Steckley (Scholastic)

En suivant une petite fille et sa grand-mère au fil des saisons, on découvre de quelle façon la nature s'adresse à elles, se fait sentir. Les bleuets, bourdons, champignons, la lune: autant d'éléments qui donnent les indices nécessaires pour détecter les variations de saison à qui est prêt à y accorder l'attention nécessaire. Le texte y est bilingue, soit en français et en anishinaabemowin. *Dès 4 ans*

LITTÉRATURE JEUNESSE AUTOCHTONE

DES LIVRES-FENÊTRES

Par **Sophie Gagnon-Roberge**

En avril 2021, j'ai eu le plaisir d'assister à une conférence de la pédagogue américaine Kate Roberts, qui a utilisé une image qui m'est restée en tête : des œuvres-fenêtres. On parle souvent de roman-miroir, de l'importance de pouvoir se reconnaître en littérature, qui vient avec le besoin de publier des œuvres de la diversité, mais j'aime aussi cette image de fenêtre. Comme si une lecture pouvait nous permettre de découvrir aussi la réalité de l'autre et de l'approprié. Voici trois œuvres qui ont en commun l'ouverture sur l'autre et le fragile équilibre entre beauté et interpellation et qui offre une fenêtre sur les peuples autochtones du Québec.



Dans *Nish* (Les Malins), Isabelle Picard propose un récit réaliste qui raconte le quotidien d'Héloïse et de Léon, jumeaux de 14 ans qui vivent dans la communauté innue de Matimekush. Cette histoire est très accessible, puisque sa façon de s'appuyer sur des thèmes tels que la famille, l'amitié, les premières amours et la maladie, s'apparente à celle d'autres collections populaires auprès des ados. La différence, c'est qu'ici c'est le Nord, et non le Sud, qui est montré. Ainsi, le quotidien des héros, composé d'école, de chasse, de balades en motoneige ou en quatre roues et de hockey, est bouleversé par deux événements qui s'ancrent dans la distance. Il y a d'abord l'oncle du meilleur ami de Léon qui disparaît dans la forêt alors qu'un carcajou rôde. Puis, le père des jumeaux reçoit un diagnostic de cancer qui l'oblige à aller se faire soigner à Wendake, 924 kilomètres au sud. Héloïse et Léon doivent donc vivre à distance cette maladie, le transport étant dispendieux.



Bien qu'Isabelle Picard mette en lumière plus directement les différences entre le Sud et le Nord à travers un travail scolaire réalisé par Héloïse et ses amies, c'est tout au long du livre que le lecteur peut découvrir ce qui distingue la vie au nord



du 55^e parallèle. Qu'il soit question de la température, des moyens de transport, de l'autonomie des adolescents, de la rareté des fruits et légumes (et de leur coût), du style des maisons ou du rapport à l'école, chaque page est l'occasion de découvrir de nouveaux détails, d'apprendre.

Question conscientisation, *Si je disparaïs* (Isatis), album prenant la forme d'une lettre écrite par une adolescente autochtone à un chef de police, est aussi particulièrement efficace. Excellente élève, bénévole, amie, Brianna est la fille d'une mère célibataire qui l'aime plus que tout, une adolescente qui n'a pas d'instinct de fugue, qui ne prend pas de drogue. Et, pourtant, elle a plus de chance de disparaître, de se faire agresser, violer parce qu'elle est autochtone. Et comme il y a aussi moins de chance qu'on parle d'elle rapidement, de ce qu'elle est vraiment, pour que tous soient attentifs et puissent la rechercher si elle disparaît, ça donne l'impression à ses agresseurs potentiels qu'ils peuvent agir en toute impunité, « que la vie des jeunes filles autochtones ne compte pas ».

Le recueil de poèmes *Nin Auass - Moi l'enfant* est paru aux éditions Mémoire d'encrier en collaboration avec Institut Tshakapesh. Ainsi, Lydia Mestokosho-Paradis a mis son talent au service de textes écrits par des élèves du primaire et du secondaire, dans la langue de leur choix, « semés et recueillis » par les poétesses Joséphine Bacon et Laure Morali.

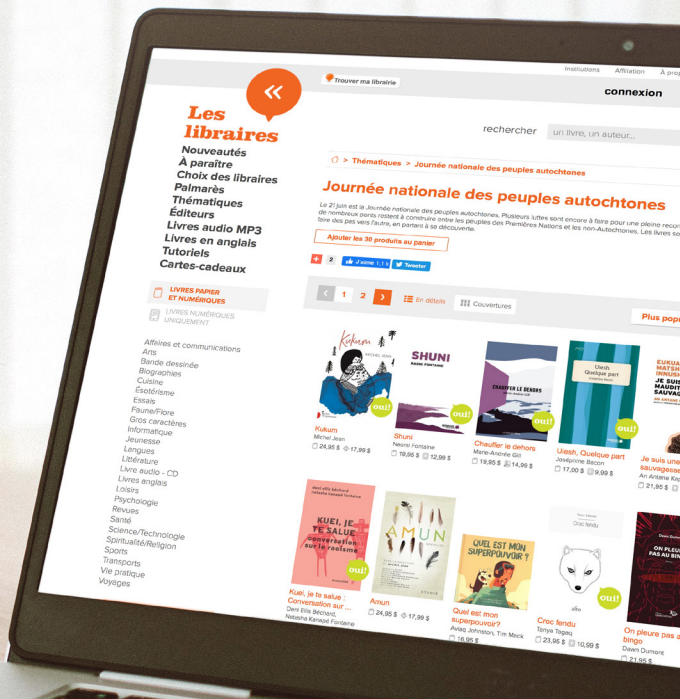
Chacun est ainsi proposé deux fois, en français, en innu-aimun ou en nutshimiu-aimun, langue parlée à l'intérieur des terres, cette disposition formant au final un kaléidoscope de regards personnels.

Au fil des pages, le lecteur voit apparaître les outardes, la taïga, les aurores boréales, les rivières, mais aussi les mocassins, la raquette, la chasse, les familles ou encore des drames intimes puissants, des pertes, des deuils, parfois dans des poèmes très courts, à la manière des haïkus, juste le temps d'une image fugace, parfois sur plusieurs pages, alors que les langues se mélangent et que des histoires peuvent se raconter autour des ancêtres, de l'importance de sauvegarder l'innu, de la première chasse et du souffle coupé à la vue du premier caribou. Certains poèmes encore sont inspirés de légendes et d'autres forment des devinettes, invitant le lecteur à découvrir au fil des mots la signification d'un mot en innu.

C'est le genre de livre qu'on lit lentement, par morceaux, pour laisser vivre les mots et leur signification en nous. Une œuvre formant un collier de poèmes qui rassemblent les différents villages au gré des images, des références, et qui, tout comme *Nish* et *Si je disparaïs*, nous permet d'appréhender une autre réalité et de questionner nos préjugés et, surtout, nous donne envie de traverser la fenêtre pour tendre la main.

Cliquez et cueillez!

Commandez en ligne sur **leslibraires.ca**
et récupérez vos livres chez votre libraire
indépendant au moment qui vous convient



Plus de 200 000 titres en français et
35 000 titres en anglais disponibles,
prêts à cueillir ou à livrer.

Notre réseau compte plus de 100 librairies
du Québec, des Maritimes et de l'Ontario.



Conseil des arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

Canada

Québec

EXPLORER D'AUTRES HORIZONS

À VOTRE AGENDA :

AVRIL

Biennale d'art contemporain autochtone (Montréal)

JUIN

KWE! À la rencontre des peuples autochtones (Québec)

JUILLET

Festival innu Nikamu (Mani-Utenam, Côte-Nord)
Grand rassemblement des Premières Nations (Mashteuiatsh, Saguenay-Lac-Saint-Jean)

AOÛT

Festival Présence autochtone (Montréal)
Festival de conte et de la légende de l'Innuccadie (Natashquan, Côte-Nord)
Festival de contes et légendes Atalukan (Mashteuiatsh, Saguenay-Lac-Saint-Jean)

NOVEMBRE

Salon du livre des Premières Nations : Kwahiatonhk! (Wendake et Québec)

ET TOUS LES POW-WOW :

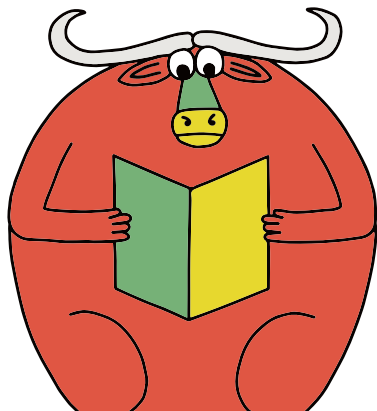
LISTE COMPLÈTE SUR
TOURISMEAUTOCHTONE.COM

L'ESPACE AUTOCHTONE DE RADIO-CANADA : POUR MIEUX COMPRENDRE

Un détour sur ici.radio-canada.ca/espaces-autochtones est une mine de découvertes. Notamment avec le balado *Parole autochtone*, où Melissa Mollen Dupuis commente l'actualité touchant aux enjeux actuels. Elle répond ainsi aux questions du public, telles que : « Est-ce que c'est vrai, et si oui pourquoi les Autochtones sont-ils les seuls citoyens à ne pas payer d'impôts? », « Qu'est-ce que les Autochtones font pour préserver leur culture? » ou encore « Quels sont les intérêts économiques du gouvernement pour ne pas restituer les terres aux Autochtones? ».

UN SITE WEB À VISITER SUR LES LITTÉRATURES INUIT

En rassemblant l'information relative aux littératures inuit, le site inuit.uqam.ca permet de découvrir les principaux auteurs de ce vaste territoire et leur biographie, mais aussi des présentations de leurs œuvres, des documents pour comprendre leur histoire culturelle et les plus récents livres parus. Ce site braque les projecteurs sur une littérature existant depuis plus de deux siècles, élevant ainsi la voix d'auteurs qui racontent mieux que quiconque leur propre territoire.



LES LIBRAIRIES SPÉCIALISÉES EN LITTÉRATURES AUTOCHTONES AU CANADA :

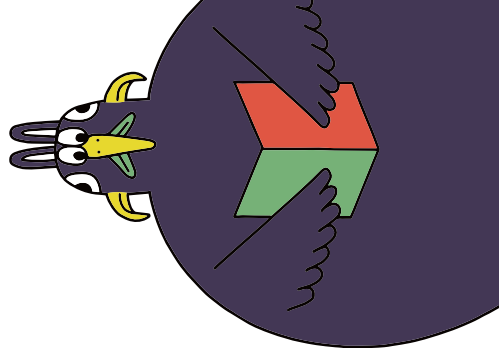
- Hannenorak (Wendake, Québec)
- Barely Bruised Books (Ottawa, Ontario)
- Goodminds (Brantfort, Ontario)
- Iron Dog Books (Vancouver, Colombie-Britannique)
- Massy Books (Vancouver, Colombie-Britannique)

ENCORE PLUS D'AUTEURS À DÉCOUVRIR...

David A. Robertson, Sherman Alexie, Niviaq Korneliussen, Aviaq Johnston, Louise Erdrich : la liste incluant les auteurs autochtones, d'ici comme d'ailleurs, est foisonnante. N'hésitez pas à fureter au-delà des suggestions trouvées dans ce carnet thématique!

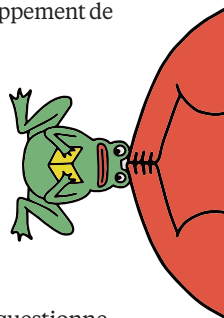
LA VIE SECRÈTE DES LIBRAIRES : JE SUIS UNE MAUDITE SAUVAGESSE

Dans cette enquête de la série balado *La vie secrète des libraires*, on se questionne, éclairé par l'essai *Je suis une maudite sauvagesse* de la défunte autrice innue An Antane Kapeshe : « Peut-on bâtir des ponts au-dessus des trous de mémoire? ». La possibilité d'une réconciliation y est interrogée, et la résistance des Premiers Peuples y est mise en lumière, notamment avec la participation de l'écrivaine Naomi Fontaine.

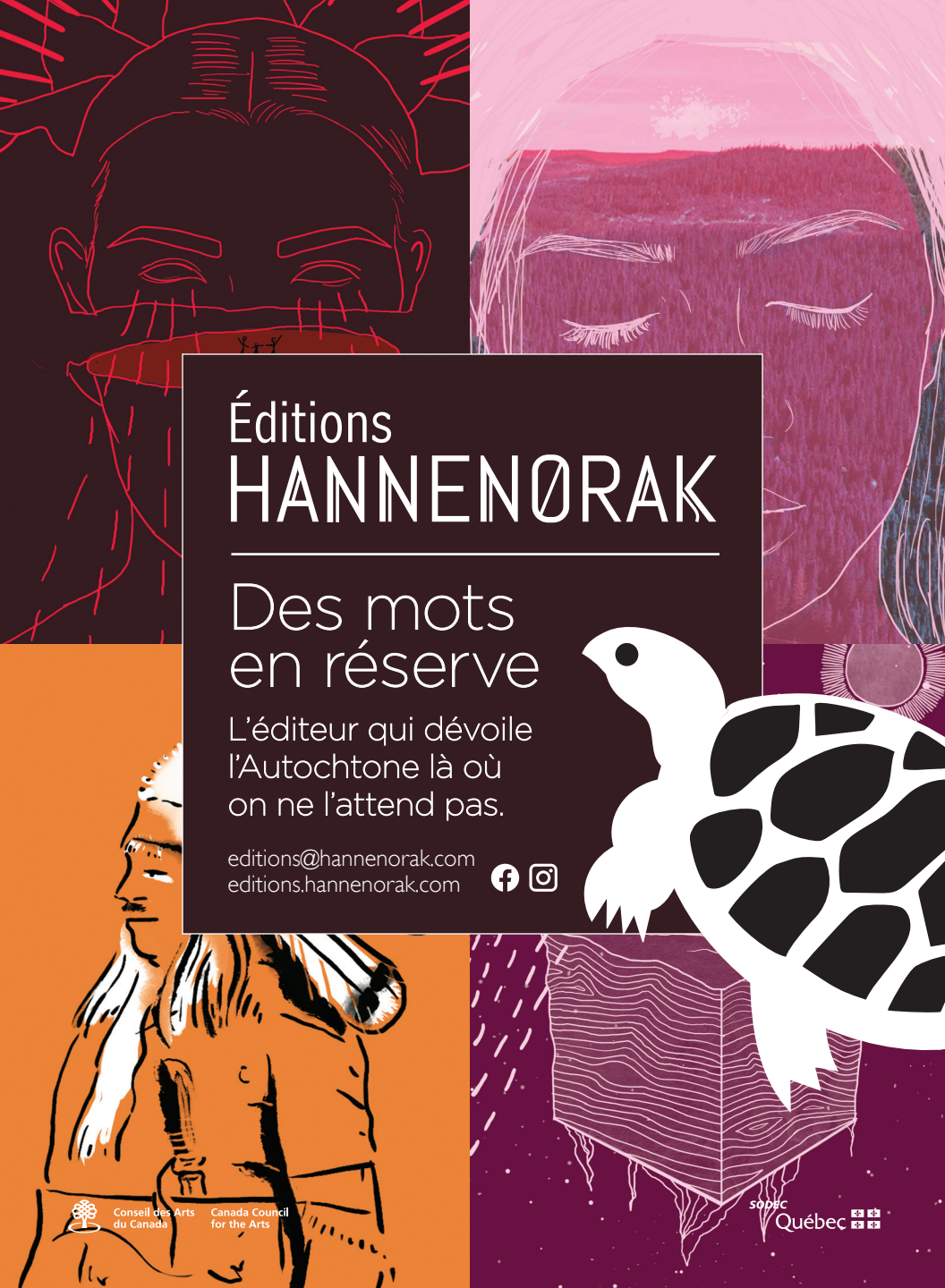


CONNAISSEZ-VOUS L'INSTITUT TSHAKAPESH?

Avec son mandat de préservation de la langue et de la culture innues, l'Institut Tshakapesh assure notamment un soutien pédagogique et administratif au personnel d'éducation des écoles innues tout en favorisant des activités d'échange et de perfectionnement. Elle œuvre également au développement de la langue innue.



POUR UN TOUR D'HORIZON
DES DIFFÉRENTES ACTIVITÉS ET
AUTRES DÉCOUVERTES À FAIRE :
TOURISMEAUTOCHTONE.COM



Éditions HANNENØRAK

Des mots en réserve

L'éditeur qui dévoile
l'Autochtone là où
on ne l'attend pas.

editions@hannenorak.com
editions.hannenorak.com



Conseil des Arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

SODEC

Québec

